



Au Kenya, les Yaakus luttent pour faire renaître leur langue



- ▶ Petite tribu du centre du Kenya, les Yaakus luttent pour ressusciter leur langue et leur culture.
- ▶ Après des années d'assimilation par les Massaïs, ils ont pris conscience de la nécessité de préserver leur mode de vie.
- ▶ Une solidarité internationale se manifeste et la France vient de financer trois projets.

DOL DOL (Kenya)

De notre envoyée spéciale

Il est drapé dans une shuka, la couverture traditionnelle à carreaux rouge des Massaïs, il parle maa, leur langue, pourtant Stephen Leriman n'est pas massaï mais yaaku. Longtemps, il l'a presque oublié. L'ancien a cessé de parler sa langue, de pratiquer les traditions de ses ancêtres. Mais aujourd'hui, à 87 ans, il veut les faire renaître.

Les Yaakus, « minorité ultra-minoritaire », comme ils se désignent avec humour, ne sont plus que 4 000 à 5 000. Ils vivent au centre du pays, à 70 km au nord du mont Kenya, dans un paysage de collines boisées et d'amoncellements rocheux qui s'étend à l'infini. Une sorte de far-west africain. La route qui mène à Dol Dol, chef-lieu de la région, est défoncée. Elle a été construite dans les années 1960. Le puits principal, foré par l'administration coloniale britannique, est encore plus ancien. « Nous n'avons aucun représentant auprès du gouvernement, qui nous néglige », explique Manasseh Matunge, dynamique président de l'Association culturelle yaakue.

Pendant des décennies, les Yaakus se sont accommodés de cette marginalisation. Peuple d'origine couchitique, ils ont longtemps vécu



MARIE WOLFRUM

Chasseurs et cueilleurs, les Yaakus furent assimilés par les Massaïs. Des ethnologues les aident aujourd'hui à transmettre leurs savoirs.

dans la forêt de Mukogodo, abrités dans des grottes. Ils y chassaient le daman, petit herbivore à fourrure, y cueillaient plantes et baies et récoltaient le miel des abeilles sauvages, leur plus grande richesse.

Tout a changé à l'arrivée des Massaïs dans la région, à la fin du XIX^e siècle. Ces bergers et guerriers craints, qui mesurent leur richesse à l'aune de leur troupeau, ne cachent pas leur mépris pour les *do-robos*, terme péjoratif qui désigne des gens pauvres, sans dignité, sans bétail. « *Les Massaïs étaient plus nombreux et mieux organisés que nous, ils élevaient des animaux et ne dépendaient pas de la forêt pour vivre* », raconte Stephen Leriman.

Le prestige des Massaïs fait naître un sentiment d'infériorité chez les Yaakus, qui troquent progressivement leurs ruches contre chèvres ou moutons. À partir des années 1930, ils se vêtent comme les Mas-

saïs, s'ornent de colliers de perles, adoptent leur langue nilotique, leurs coutumes, leur mode de vie. Ils quittent la forêt pour s'installer dans des cases construites à proximité. Les mariages mixtes se multiplient. Mais, aux yeux des Massaïs, les Yaakus, même assimilés, restent des Yaakus. « *Aujourd'hui encore, ils continuent à nous mépriser. Quand je prends la parole lors des réunions, les Massaïs disent, "oh, mais ce n'est qu'un Yaaku"* », observe Manasseh Matunge.

Il y a une dizaine d'années, l'intérêt pour leur culture manifesté par des équipes d'anthropologues et de linguistes étrangers, et la perspective de la perdre tout à fait, entraîne un sursaut chez les Yaakus. « *Nous, les anciens, avons réalisé que notre langue était en train de disparaître. Nous avons compris la nécessité de nous organiser et de l'enseigner aux plus*

jeunes », témoigne Stephen Leriman.

Une association de défense du peuple yaaku est créée en 2003. Depuis, elle lutte pied à pied. Un petit musée aux murs d'argile, perché sur une colline, fait revivre l'histoire et la culture des Yaakus.

Des objets traditionnels, carquois, pointes de lances, calebasses pour conserver le miel, ruches creusées dans un rondin, y sont exposés. Le plus grand défi demeure la langue, considérée comme éteinte par l'Unesco (*lire ci-dessous*). ●●●

(Lire la suite page 6.)

2 500 langues en danger dans le monde

Si rien n'est fait, la moitié des quelque 6 000 langues parlées aujourd'hui disparaîtront d'ici à la fin du siècle, estime l'Unesco. L'humanité perdrait alors une richesse culturelle, mais aussi d'importantes connaissances historiques, spirituelles ou environnementales. Comme le yaaku, considéré comme officiellement éteint, plus de 200 langues ont disparu dans le monde au cours des trois dernières générations, dont l'aassax en Tanzanie ou l'oubykh en Turquie. Les régions présentant la plus grande diversité linguistique sont les plus menacées, notamment l'Afrique subsaharienne où environ 2 000 langues sont parlées. Mais des langues éteintes peuvent renaître quand il y a la documentation nécessaire et une forte motivation au sein de la communauté, tel le cornique en Cornouailles ou le sishèè en Nouvelle-Calédonie.



●●● Moins d'une dizaine de Yaakus la parlent toujours, plus ou moins couramment. Des linguistes néerlandais ont aidé à la rédaction d'un petit dictionnaire. Et les anciens tentent de transmettre leur savoir. À l'école primaire de Kuri Kuri, à quelques kilomètres de Dol Dol, quelques mots de yaaku sont inscrits au tableau noir : *Ecaai* (bonjour), *Ke eeku* (merci). Tous les quinze jours, des anciens viennent enseigner pendant une demi-heure quelques rudiments de la langue aux enfants. « *C'est trop peu* », se désole Stephen Leriman qui estime néanmoins que sa langue maternelle « *peut survivre* ».

Récemment, les Yaaku ont reçu le soutien financier de l'ambassade de France au Kenya. Une nouvelle salle de classe a été construite, un système d'adduction d'eau rénové et un projet de développement de l'apiculture lancé. Un programme de 29 000 € au total, financé à hauteur de 13 000 € par le fonds social de développement de l'ambassade. Car les Yaakus n'ont jamais abandonné leurs ruches. « *Les Massaïs avaient peur des abeilles, c'est nous qui leur avons appris à récolter le miel* », sourit un ancien.

Les Yaakus gardent aussi un lien viscéral à « leur » forêt. Deux mille d'entre eux y vivent toujours, dans de petits hameaux. Tous connaissent les plantes qui soignent, les racines qui nourrissent. Sautant d'un rocher à l'autre, enjambant les ruisseaux, Stephen Leriman et Nkonke Saikong, 79 ans, ne paraissent pas leur âge lorsqu'ils guident

Entre deux rochers, l'ancien dévoile une source qui ne tarit jamais.

le visiteur parmi les cèdres et les acacias. Les Blancs n'y sont que rarement admis et les enfants n'y viennent pas. « *Cette forêt fait partie de nous, elle nous a abrités des animaux sauvages et de nos ennemis, elle nous a apporté de quoi nous nourrir* », rappelle Stephen Leriman.

Chrétiens pour la plupart, les Yaakus gardent certains rites de leur passé. Entre deux rochers, l'ancien dévoile une source qui ne tarit jamais. Les jeunes garçons viennent encore y puiser l'eau dont ils seront aspergés avant d'être circoncis. Plus loin, il désigne un sycamore géant. En cas de sécheresse, un animal sera sacrifié par les anciens et son sang répandu sur l'arbre.

La forêt de Mukogodo est au centre de conflits avec les autres ethnies de la région, Massaïs et Samburus. « *Pendant la saison sèche, ils viennent dans la forêt pour y trouver de l'eau et des pâturages. Ils coupent les arbres pour que leur bétail puisse brouter le feuillage* », accuse Manasseh Matunge. Les Yaakus, qui ont toujours lutté pour préserver cette forêt primaire, l'une des rares qui subsiste au Kenya, réclament au gouvernement un droit de propriété. « *Notre espoir est que la nouvelle Constitution, qui reconnaît les droits des minorités, nous donne voix au chapitre* », ajoute-t-il. En attendant, en menant cette quête pour retrouver une identité perdue, « *nous sommes redevenus fiers d'être yaakus* », se réjouit Stephen Leriman.

MARIE WOLFROM